



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de Mousseline Orientale, Chapeau de paille de riz orné de plumes.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes, des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LE MARIAGE DE FIGARO. — L'AGIOTAGE.

PENDANT que l'Opéra lance sans cesse les filets d'or de Vulcain sur un public charmé de contempler et Vénus et sa cour ; pendant que Feydeau se soutient avec son *Duel* et la *Dame Blanche*, que le Vaudeville fait ses préparatifs de voyage pour la Normandie, que les *Alsaciennes* et leurs balais di-

vertissent aux Variétés, que le *Monstre* combat avec ses flots l'influence de la chaleur, nos deux Théâtres-Français se réveillaient tout-à-coup, et se disputaient les faveurs de la mode, l'un au nom de Mozart et de Beaumarchais, l'autre au nom de deux sectateurs de Thalie.

On peut donc enfin le revoir, ce *Mariage de Figaro*, si long-tems persécuté, si long-tems dérobé à nos regards; véritable chef-d'œuvre d'intrigue, d'effronterie, d'esprit et de satire, qui plus que tout autre devait plaire dans notre pays, où une saillie, un trait de méchanceté sont promptement compris. Mais hélas! qu'il est différent de lui-même! Si la foule se presse encore pour l'entendre, tout mutilé qu'il peut être par la barbare et impitoyable main de M. Castil-Blaze, c'est par ce reste d'attachement que l'on porte aux objets d'une vieille affection; pourvu qu'ils conservent encore quelques-uns des traits sous lesquels ils ont plu, on a toujours du plaisir à les revoir.

C'est ce motif qui pousse vers l'Odéon cette foule immense qui encombre les avenues du théâtre; c'est le désir d'entendre la partition si belle, si savante, si harmonieuse de l'un des musiciens étrangers dont la France doit le plus s'enorgueillir d'avoir accueilli les travaux! Mozart et Beaumarchais ont pour quelque tems opéré une révolution, dont l'art profitera aussi bien que l'habile directeur qui, dans ses intérêts, a cru devoir unir deux noms également célèbres. Les accords simples, vrais et mélodieux du chanfre de *Don Juan*, sont une agréable diversion aux chants du cygne, un peu trop endormi aujourd'hui, de Pézaro.

L'*Agiotage* est encore un de ces tableaux de mœurs qui se trouvent à leur place à la Comédie-Française, où tous les ridicules, tous les travers, tous les vices, doivent être flétris avec l'arme du ridicule, ou le vers brûlant de la satire. Ici, un jeune auteur fort peu connu, car il ne s'était essayé encore qu'à l'Opéra, M. Empis, s'est aidé du nom, de la réputation de M. Picard, pour arriver jusqu'à la scène française. Ce patronage en valait certes bien un autre, et il a porté bonheur à l'ouvrage, qui nécessairement devait être revu par celui qui avait si bien dépeint Duhautcours. Comme dans le *Spéculateur*, comme dans une foule d'ouvrages que l'on va donner encore, le but que se sont proposé les auteurs de l'*Agiotage*, c'est de flétrir à jamais cette passion honteuse de l'argent, qui semble s'être emparée de tous les âges, de tous les rangs, de tous les états. Aujourd'hui l'on ne pense plus à s'enrichir par des talens, par le travail, par l'économie, par la bonne conduite, c'est dans des spéculations que l'on jette et sa fortune et celle de ses enfans; c'est pour réparer les pertes occasionnées

par cette horrible manie, qu'on ne craint pas de compromettre et son honneur, et celui de toute une famille. Gloire aux écrivains dramatiques qui se sentent le courage de déverser la honte et le mépris sur tous ceux que dévore cette insatiable soif des richesses, véritable fléau de notre époque. Ce sera peut-être à leurs nombreux, à leurs généreux efforts que l'on devra la régénération qu'appellent à la fois les mœurs, les arts et le commerce.

Parmi les toilettes, généralement plus simples qu'élégantes, qui ont paru à ces deux premières représentations, on a remarqué deux robes en organdie blanc, qu'on pourrait nommer robes en *surplis*; car la presque totalité de la robe est disposée de manière à former de petits plis très-réguliers, qui prennent à partir des épaules et qui se prolongent jusqu'au bas du jupon, de manière à laisser, en s'élargissant graduellement, un espace uni dans le milieu de la robe. Chaque côté des plis de devant est terminé par un petit tulle à dent posé à plat sur le bord des derniers plis, qui, ainsi disposés, marquent sur le devant un petit tablier uni et fort étroit. Sur le haut des manches un jockey, formé d'une bande toute plissée et posée à plat, se terminait par un petit tulle; la même disposition se répétait au bas du poignet, alors la bande plissée remontait en s'élargissant, et était aussi bordée d'un même tulle. Les plis du corsage étaient arrangés de manière à former le cœur par devant et par derrière, où ils prenaient alors la coupe d'un fichu dont la pointe était cachée par la ceinture; en un mot, hors le dessous des bras, les manches et le milieu du jupon, tout le reste était plissé.

Nous n'avons pas besoin de dire que les volans et les canezous dominaient sur tous les autres genres de toilettes; leur règne est tellement despotique, que depuis la brillante duchesse qui vit à la cour, jusqu'à la modeste bourgeoise habitante du Marais, tout est soumis à l'empire de cette mode exclusive; et cependant l'on a peut-être l'injustice de nous reprocher l'uniformité de nos modèles. Que devons-nous faire? Devons-nous tromper la confiance qu'on peut avoir en nous en inventant des coupes de robes ou des garnitures qui ne se portent nulle part? Ou fidèles à nos engagements devons-nous encourir le risque de fatiguer par une monotonie de costume, et rester les sévères interprètes du goût actuel? Oui, nous aurons le *sublime courage* de remplir la tâche que le devoir nous impose; et nous parlerons et redonnerons des volans et des canezous jusqu'à l'instant où cette mode en expirera de

satiété; nous saisirons toutes les modifications et tous les légers changemens que cette uniformité générale pourra nous offrir, et ferons des vœux pour que le dieu du goût et des jolis caprices inspire quelques idées nouvelles bien originales, bien bizarres, fussent-elles mêmes désavantageuses à la beauté; nous ne lui demandons qu'un changement, et de se rappeler enfin que

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

L'usage qu'ont adopté les dames, d'ôter leurs chapeaux au spectacle, offre aux hommes l'avantage de pouvoir admirer des figures plus ou moins jolies. Nous les en félicitons de grand cœur sans doute, mais cette mode est cruelle pour nous, qui attachons bien plus de prix à un chapeau charmant par la grâce de sa coupe et la nouveauté de ses ornemens, qu'à la plus belle figure du monde. Aussi sommes-nous désespérées de ne pouvoir parler encore que de chapeaux en paille d'Italie ornés de belles plumes blanches, entremêlées de nœuds en rubans de satin blanc; que des pailles de riz garnies de demi-guirlandes en fleurs des champs : ces chapeaux, délicieux d'élégance, de fraîcheur, et les seuls qui soient bien portés, mais dont la coupe n'a pas encore varié cet été, s'aperçoivent accrochés dans le fond des loges, et l'on ne voit sur le devant que des coiffures en cheveux, toujours formées par deux touffes de grosses boucles, dont celles de côté commencent un peu à s'abaisser sur les joues. Les cheveux de derrière continuent à se porter en deux grandes coques fixées par un peigne d'écaille, dont le cintre, de deux pouces de largeur, se laisse voir sur le devant, entre les touffes de cheveux.

Nous avons remarqué deux dames avec des chapeaux à la *Dame voilée*, dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros. Habitué à voir ces grandes passes qui sont si généralement adoptées, l'œil a de la peine à s'accoutumer à cette coupé nouvelle, qui forme une sorte de petit casque. Ce chapeau nous a paru très-gracieux vu par derrière : peut-être nous accoutumerons-nous à ces petits bords, qui nous paraissent si étranges aujourd'hui. Les chapeaux à la *Pélerine* ne nous effrayaient-ils pas d'abord par leur immense dimension? Peut-être aussi les chapeaux à la *Dame voilée* pourront supporter quelque modification, ou plutôt augmentation dans leur forme, et dès-lors tout s'arrangera pour le mieux entre l'habitude qu'on dit être une seconde nature, et le plaisir du changement, qui est bien la première nature de l'esprit féminin, en fait de mode, entendons-nous.

Un négligé aussi élégant que gracieux était composé d'une redingote d'organdie rose, dont tout le tour était découpé en festons, retournés et fixés sur la robe : ces festons de moyenne grandeur étaient bordés d'un petit tulle brodé froncé. Le devant de la redingote était garni de la même manière; les deux rangs de festons retournaient des deux côtés opposés et le milieu du jupon était arrêté par de petites agrafes placées sous les ourlets. Les pélerines, les collets offraient les mêmes ornemens, et cette toilette demi-négligé était aussi fraîche que gracieuse.

On voit quelques chapeaux formés par une grande dentelle qui, après avoir couvert une partie du fond de la tête, descend sur la passe, s'y évase en forme d'éventail, et vient enfin par un troisième tour former demi-voile au bord du chapeau. Ces dentelles se placent le plus souvent sur des chapeaux doublés en gros-de-Naples jaune; ce qui produit une transparence très-jolie. Les nœuds de rubans qui s'entremêlent dans la dentelle complètent la grâce de ces chapeaux, qui ont du moins l'avantage d'offrir un moyen d'employer les belles et hautes dentelles que la mode a reléguées depuis quelque tems au fond des tiroirs.

M. Brisseaux fils aîné, fabricant de bijoux de fantaisie, rue Neuve Saint-Martin, N° 9, inventeur des croix à la grecque, dont nous donnons aujourd'hui un modèle, vient de confectionner des chaînes de montre pour femmes, qui sont d'un goût parfait. Cette chaîne tient d'un côté à un crochet en or ciselé avec beaucoup de goût : ce crochet se passe dans la ceinture; à l'autre extrémité de la chaîne est un gros cœur en or, aussi travaillé. Ce nouveau bijou de fantaisie est d'un éclat et d'un fini qui ne laissent rien à désirer.

Nous recommandons particulièrement aux dames les schalls d'été en *bagnos*, des magasins du Mercure galant, au coin de la rue Feydeau, presque en face de la Bourse. Le tissu en est d'un moëlleux délicieux, et si léger qu'il vous est permis de vous envelopper entièrement de ces schalls, qui sont d'une très-grande dimension, sans que leur poids se fasse plus sentir que si vous étiez entourée d'une écharpe de gaze, et cependant ce genre de tissu offre en même tems l'avantage d'être assez laineux pour vous préserver du danger de la fraîcheur des soirées, soit que vous alliez rêver sous les avenues du nouveau Tivoli, ou que vous sortiez d'admirer la voix ravissante de M^{lle} Sontag.

.... Au milieu du triste examen que je faisais de l'hôpital, mes oreilles furent frappées des sons les plus doux et les plus mélodieux. Attirée par un charme invincible, je m'approchai... J'entendis alors une voix plaintive et tendre qui, soutenue par les accords d'une harpe, chantait ce couplet d'une romance qu'une circonstance terrible avait pu seule faire retenir :

Il a vu couler le sang
De cette garde fidèle,
Qui vient d'offrir en mourant
Aux bons Français un modèle !
Mais le fils de notre Henri
Est prisonnier dans Paris.

J'appris du conducteur que la folle qui le chantait était une jeune Française. Sa voix, son âge, le souvenir de ma patrie, tout enflamma ma tête et mon cœur. Je m'élançai vers la porte en m'écriant : « Je veux la voir ! » Je fus arrêtée par cette réflexion pleine d'humanité du conducteur. « Non, me dit-il, vous ne la verrez pas. Quoique Louise » habite ces sombres demeures, elle est trop intéressante, » elle conserve encore trop de sensibilité, pour que nous » puissions nous attribuer le droit d'en faire un objet de » curiosité pour les étrangers. Louise, ne voit que les per- » sonnes qu'elle appelle, et ses compatriotes.... elle ne les » aperçoit jamais qu'avec peine ! »

Je rougis à ce discours, mais j'obéis.... Rien ne pouvait plus m'intéresser dans ce triste asile, que je continuai de parcourir. Tout ce que j'avais vu, tout ce que l'on voulait me montrer, disparaissait devant ce que je venais de voir. Je n'osais plus questionner le conducteur sur le sort de Louise, mais le peu de mots qu'il avait prononcés excitait ma curiosité. Accablée par les noires idées que ces tableaux des misères humaines, rassemblées sous mes yeux, faisaient naître dans mon âme, je me trouvais ramenée, sans le vouloir, vers les lieux où j'avais entendu la voix de Louise.... Tout à coup le conducteur m'arrache à l'espèce de stupeur qui s'était emparée de moi, en m'avertissant que la jeune fille dirigeait ses pas de notre côté. Je lève les yeux et j'aperçois une femme d'environ vingt ans, en long habit de deuil, négligemment serré autour de la taille par un large ruban bleu. Elle portait autour du bras une bandoulière que je reconnus être semblable à celles des gardes-du-corps du roi de France. Ses cheveux, d'un blond tendre, étaient coupés très-courts, selon les lois de la maison ; mais ils frisaient naturellement et n'of-

fraient ni désordre, ni parure. La bonté, une aimable langueur donnaient un charme extraordinaire à ses beaux yeux bleus que des larmes mouillaient encore.

Mais quelle fut ma douleur quand ces traits intéressans se contractèrent à mon aspect et prirent le caractère de la haine et du mépris. « Elle a bien deviné que vous étiez Française, » me dit le conducteur. « Je ne pus supporter l'idée d'emporter de ces lieux un sinistre regard de Louise. J'aurais été au désespoir si cette infortunée m'avait cru un cœur insensible !... Mais comment arrêter sa marche ?... Elle voulait me fuir ; il fallait lui inspirer le désir de me connaître. Heureusement je savais la romance que je lui avais entendu chanter : j'en répétai aussitôt le second couplet :

Quel crime ont-ils donc commis
Pour être chargés de chaînes ?
Du peuple ils sont les amis !
Le peuple veut-il qu'on l'aime
Quand il met le fils d'Henri
Dans les prisons de Paris ?

Aux premiers sons d'un air qui pénétrait son ame, Louise suspendit sa marche, pour écouter des paroles qui réveillaient dans son cœur de chers et douloureux souvenirs. Déjà je n'étais plus son ennemie. Loin de me fuir elle s'approcha de moi, prit une de mes mains et la serrant dans les siennes : « Pardon, me dit-elle, je t'ai reconnue pour une Française ; » mais tu chantes comme moi, tu dois penser de même. » Ces paroles prononcées avec tout l'accent de la bonté m'arrachèrent des larmes. Louise s'en aperçut et s'écria : « Tu verses des pleurs ! viens, viens chez moi, je vais t'en entretenir. » Elle m'entraînait, m'arrachait avec violence d'auprès du conducteur. Je fus un moment effrayée... « Reste avec lui, reprit-elle en me repoussant avec fierté. Je vois que tu es comme les autres. Tu penses que sentir vivement est une folie. — Non, non, m'écriai-je, je ne le pense pas. Si c'était une folie, rien alors n'égalerait mon délire. Mais je crains d'augmenter vos peines, d'entretenir vos chagrins. — Epargne-toi ces plaintes, répondit Louise, ma peine n'a ni commencement ni fin. Tout le jour j'y pense, et si la nuit le ciel daigne calmer mon sang brûlant par une heure de sommeil, mon ame, dégagée de toutes entraves, y rêve avec délices. Viens, viens chez moi ; nous nous épuiserons en en parlant. »

Je la suivis. En entrant dans sa chambre, j'aperçus plusieurs cartes d'Europe, où la France était toute barbouillée de rouge. « La France du bon Louis XVI, me dit-elle, toute blanche ; aujourd'hui elle est toute rouge. Le sang !... ah ; oui, le sang !... Tiens voilà sa bandoulière... re-

» garde!... C'est moi qui la dernière fois la posai sur son
 » corps. Il ne fut jamais si tendre;... pour moi, je ne l'avais
 » jamais aimé davantage. Toute mon ame était dans la sienne...
 » Toujours je le pleurerai... toujours je baiserais ce dernier
 » gage... Je suis la plus heureuse des femmes... Je chante,
 » oui, quelquefois! » Elle fut prendre alors sa harpe et chanta
 avec une voix céleste....

Il a vu couler le sang
 De cette garde fidèle,
 Qui vient d'offrir en mourant
 Aux bons Français un modèle.
 Mais.....

Ici les sanglots la suffoquèrent; elle abandonna la harpe et se jeta sur son lit en s'écriant : « Il n'a jamais chanté cette romance! » J'avais le visage inondé de larmes. « Tu pleures toujours, ajouta-t-elle, tiens, tu mérites de tout voir. » Elle mit la main dans son sein, et en tira un grand mouchoir en batiste qui avait dû être trempé dans le sang. « C'est avec ce triste débris que je sèche mes larmes. Elles réchaufferont peut-être un jour ce sang glacé; à force de pleurer, je le fais disparaître... Mais je sais comment je puis tout réparer! » Elle me tira à part, et me parlant tout bas : « Tu es trop sensible pour me trahir... Apprends donc que je suis bien jeune, que je me porte très-bien et que je survivrai à tout. J'aurai le bonheur de le pleurer encore long-tems... Lorsque que le drap noir aura cessé de couvrir notre pays, lorsque les tigres et les ours se seront détruits, ils ne laisseront pas de petits, n'est-ce pas?... Il me disait lui que la paternité n'était faite que pour l'amour, et que l'amour n'était connu que des bons... Qu'est-ce que je disais donc? Ah!... c'est que lorsqu'on n'entendra plus dans notre pays que la douce voix des tourterelles, je m'échapperai d'ici avec ce mouchoir..... Je sais mon chemin et pendant la nuit... Oh! je sais bien où il est... Là! oui, à la porte de notre reine!!... oui, oui, tout son sang y est encore!.....

Peut-être on croira que la scène que nous venons de raconter est le fruit de quelque imagination exaltée : on se tromperait. La pauvre Louise a bien réellement existé; c'est dans l'hôpital de Saint L*****, à Londres, qu'elle a été vue par une française, qui, jetée alors dans les grands événemens, avait été obligée de fuir Paris. Ce récit touchant de ses malheurs fait partie de *Mémoires* extrêmement intéressans, que sa jeune compatriote a laissés, et que l'on va publier incessamment.

A ce Numéro est jointe la Planche 404.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.